



FLEUR D'AJONC, pièce bretonne de M. Botrel. Scène IV.

Et je voyais par longues bandes  
Nos gâs accourant par les landes,  
Le fermier près du châtelain,  
Et chacun cueillait une épée  
Fière et solide, étant trempée  
Dans les larmes de Du Guesclin !

Et cherchez bien ce qu'il y a au fond des "tourneés" du barde. Ici c'est une oeuvre charitable qui périclité, là une école chrétienne en déficit ; ce sont les "Oeuvres de mer" ou la "Croix Rouge", ou la "Maison du marin" qui manquent d'argent ; parfois c'est simplement une église sans orgue ou un clocher qui s'écroule. Pour toutes les bonnes besognes, Botrel est là. Et il va chanter dans les hôpitaux pour réconforter les pauvres malades ; sa voix ardente résonne comme un clairon dans les casernes, à bord des vaisseaux de nos escadres ; elle est toujours prête à soutenir les oeuvres sociales — les vraies — comme les "Soupes populaires" ou la "Mie de pain".

Qui donc, aujourd'hui, n'a pas vu et entendu Botrel, tant il se prodigue d'un bout à l'autre de notre France ? Mais le barde que chacun a acclamé, le Botrel des grands jours, combien on l'aimerait encore davantage si l'on connaissait l'homme, le Botrel de tous les jours.

Allons donc voir Botrel "chez lui".

Chez lui, vous l'avez deviné : ce n'est pas à Paris. Le jardé y passe — le moins possible, — mais là n'est pas son foyer. Chez lui, ce ne peut être que là-bas, en Bretagne...

Chez nous, le chez nous de là-bas,  
C'est toi, cher petit coin de terre  
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas  
Finir avec le Finistère !.....

Mais vous pensez sans doute que Botrel, poète choyé du public, ne peut divorcer tout à fait avec lui, que nous le trouverons aisément, au saut d'un expres, en quelque Paris de Bretagne, à Dinard ou à Paramé ? Vous n'y êtes pas ! Le poète se cache en un hameau perdu de la côte trégoroise, dans un des coins les plus sauvages, les plus reculés de la Bretagne bretonnante. Nulle part le vieux sol celtique décharné ne laisse percer plus misérablement — plus superbement — ses os de granit à travers les trous de son manteau d'ajoncs ; nulle part il n'est plus déchiqueté par l'Océan. Et la population est comme le granit, rude, pauvre et vaillante, immuable autant que le roc dans ses traditions. Elle vit de "patates" et de blé noir, elle vit de la mer surtout... à moins qu'elle n'en meure ! Oh ! ces exis-

tences de marins, d'épouses solitaires et de veuves ! La côte est presque vide d'hommes : tous naviguent, mousses dès l'enfance, ou "graviers" à Terre-Neuve, et quand ils ont la barbe grise, vieux loups de mer, ils mènent encore leur barque de pêche sur la mer hérissée d'écueils. Les uns portent l'uniforme au grand col bleu sur les navires de l'Etat ; les autres sont embarqués sur les transatlantiques ou sur les goélettes islandaises et terre-neuviennes. Mais qu'ils fassent la guerre à Madagascar, en Chine ou qu'ils "bourlinguent", Dieu sait où, leur vie n'est toujours qu'une longue et dure campagne contre l'éternel ennemi, qu'ils aiment pourtant d'un amour immense : l'Océan.

Et, pendant ce temps, les femmes aux jolies coiffes blanches les "espèrent" entre les marmots à élever et les vieux à soigner, sur le lopin de terre enclos dans la broussaille des ajoncs. S'il fait la grande pêche, l'homme rentre passer l'hiver au logis — quand il rentre ! S'il est dans l'escadre, il vient seulement de loin en loin, en permission, dans son bel uniforme : ce sont les grandes et courtes joies de ces vies

rudes, fertiles en angoisses, en deuils... Voilà le milieu où Botrel vit, où il s'évade loin de l'atmosphère de la ville et du monde, pourtant pleine pour lui d'acclamations et de flatteries. Et c'est là un des plus beaux traits de ce caractère fortement trempé : si le succès est enchaîné à sa suite, lui n'est pas l'esclave du succès ; la griserie qui émane des foules enthousiastes, la folie d'orgueil qui fait tourner tant de têtes bien douées n'a pas prise sur lui, il est bien de sa race, roc que le flot bat sans l'ébranler. Il reste tel qu'il est né, simple et modeste, et non pas par une tension de sa volonté, mais par un don de nature et qui s'ignore. Cette qualité charmante et rare émane de lui à son insu. Peut-être même est-elle excessive et nous eût-elle privée de Botrel, si Madame Botrel ne s'était trouvée là. Elle n'a pas toujours pu l'empêcher de jeter ses premiers vers au feu, aux heures de découragement, mais c'est elle dont la foi vivace a réussi à inspirer au poète plus de confiance en lui-même ; elle qui l'a poussé en avant et soutenu dans la lutte. C'est elle, peut-on dire, qui nous a donné Botrel, et maintenant, elle peut être fière de son oeuvre.

Allez interroger le barde dans le fracas même des applaudissements, il vous dira qu'à tout ce bruit il préfère sa solitude sauvage et quitterait tous les "snobs en souliers vernis" pour ses chers "rustres en sabots". De ceux-là, il en est lui-même et le dit carrément :

Fils de rustres, je chante ceux,  
Grandis, comme moi, sous le chaume.  
Aussi, quand le Dieu des bons gueux  
M'appellera dans son royaume,

Sur ma tombe gravez ces mots  
Qui seront mes restes illustres :  
"Ici gît un rustre en sabots  
Qui ne chanta que pour les rustres !"

Boutade si l'on veut ! Et l'on ne doit pas, sans doute, la prendre au pied de la lettre ; mais, à coup sûr, Botrel est un rustre en esprit à la façon dont un riche peut être pauvre d'esprit selon l'Evangile.

Oui, Botrel aime vraiment les humbles, et une voix plus forte que toutes les autres, la voix profonde de la race, l'appelle sur son terroir natal au milieu des paysans et des marins. Ce n'est pas une fantaisie d'artiste, un caprice passager qui le pousse là-bas durant quelques semaines d'été. Non, il y vit des mois et des mois, les mauvais comme les beaux : il n'aime pas seulement sa Bretagne sous un ciel radieux, mais aussi quand la mer mugit, labourée par les tempêtes d'équinoxe, quand la bise aigre fouette la pluie fine comme un voile de brume sur la campagne et quand le ciel gris est si bas

..... si bas  
Qu'on y voit monter sa prière.

Il vit là dans l'intimité du foyer, en tête-à-tête avec Mme Botrel, qui est le sourire et la joie de la maison.

C'est qu'il tient à ce sol par toutes les fibres du corps et de l'âme : il y est né, c'est là qu'il a pris conscience du monde extérieur, impression première que rien n'efface ; il y a vécu sa petite enfance dans une pauvre chaumière où une bonne mère-grand l'a bercé des légendes du pays, lui a conté les "Contes du lit-clos..."

C'est à la gauche du chemin  
Qui traverse l'Ille-et-Vilaine,  
C'est à la gauche du chemin  
Qui mène au vieux bourg Saint-Méen.  
Je l'ai quitté voilà vingt ans,  
Mais je l'ai reconnu sans peine.  
Je l'ai quitté voilà vingt ans,  
Ce doux pays de mon printemps !

Et j'ai bonjouré le jardin,  
Et le vieux toit couvert de chaume.  
Et j'ai bonjouré le jardin  
Dont vous ririez avec dédain,  
Et j'ai fait lentement le tour  
De mon ancien petit royaume ;  
J'en ai fait lentement le tour,  
Pleurant sur mon tardif retour...

Entrons donc dans la maison de Botrel ! Dès le seuil, le regard va tout droit au drapeau qui, de loin, nous a tenu lieu de l'étoile des rois Mages. Fiché dans le paillis échevelé de la grange, il claque fièrement dans la brise de mer, tandis qu'un peu plus bas, sur la crête ébréchée du mur, une croix de granit se dresse bien enracinée et défiant le vent : ces deux symboles, c'est tout Botrel, et il les a dressés là devant sa fenêtre pour jamais ne les perdre de vue... "Dieu ! Patrie !" C'est la devise qu'il a fait graver sur son cachet autour de l'hermine de Bretagne, et tel est aussi le cri où tient toute son âme : "Vive Dieu ! Vive la Patrie !"

Cette croix de granit, le barde l'a édifiée de ses propres mains, et lui-même il a voulu y graver les initiales de son père défunt, pour que l'emblème de sa foi fût en même temps un hommage et un souvenir de sa piété filiale.

En vrai Breton j'ai pour la Mer  
Un amour sauvage et farouche  
J'ai soif de son baiser amer  
Qui parfume et meurtrit ma bouche !  
(Le Jubon)

Botrel



BOTREL SUR LA GREVE A PORT BLANC